

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Les États-Unis de notre petite bourgeoisie de 1800 à 1930

Jacques Michon

Number 25, Spring 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39480ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Michon, J. (1982). Les États-Unis de notre petite bourgeoisie de 1800 à 1930. *Lettres québécoises*, (25), 72–73.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



## Les États-Unis de notre petite bourgeoisie de 1800 à 1930

*« L'historien n'interroge jamais que les épaves, et ces rares débris proviennent à peu près tous de monuments dressés par le pouvoir ; tout le primesautier de la vie lui échappe, mais aussi tout le populaire ; seuls se font entendre les hommes qui tinrent entre leurs mains l'appareil de ce que Loyseau nomme l'État. »*

— Georges DUBY, cité par H.R. Jauss, dans Critique (octobre 1981).

Les États-Unis ont toujours joué un rôle important dans la géographie sociale et mentale du Québec. Guildo Rousseau dans un livre récent a tenté de retracer l'évolution de cette image dans notre littérature de 1775 à 1930<sup>1</sup>. On pourrait résumer le parcours en disant que du début du XIX<sup>ème</sup> siècle au début du XX<sup>ème</sup> siècle, les auteurs sont passés de l'apologie du rêve américain à sa dénonciation, de la tentation annexionniste à la résistance conservatrice. Les titres que G. Rousseau donne aux trois grandes parties de son travail, indiquent bien le sens de cette évolution : 1. le mirage américain, 2. le combat contre l'Amérique, 3. la revanche finale.

Ainsi à l'origine l'élite libérale était fascinée par la république américaine, symbole de la liberté et de la démocratie. Cette attraction était assez forte pour susciter chez plusieurs, comme Arthur Buies, Étienne Parent et L.A. Dessaulles, la volonté d'une fusion poli-

tique avec les États-Unis. Pour Fréchet, comme pour les Patriotes de 37, l'Amérique constituait un modèle et ultimement une terre d'exil. Dans plusieurs romans historiques du XIX<sup>ème</sup>

siècle, l'image du soldat américain venu libérer les Canadiens du joug britannique était toujours positive. La tentative américaine de 1812 n'était pas envisagée comme une entreprise de conquérant, mais comme un effort de libération. C'est à partir de 1880, semble-t-il, que cette image pro-américaine se modifie pour faire place à la célébration des vainqueurs de Châteauguay. Le nationalisme ultramontain supplante alors le rêve libéral. Mais l'Amérique n'en continue pas moins à faire rêver les écrivains comme en témoignent les récits de voyage et les romans d'aventure inspirés par le Far west et la ruée vers l'or.

Avec les années l'influence grandissante de l'économie, des moeurs américaines sur le Québec et l'exode des Canadiens français vers les usines de la Nouvelle-Angleterre, suscitent des inquiétudes chez les gardiens des valeurs nationales. « De 1895 à 1935 surtout, des écrivains, pour la plupart des es-



sayistes, analysent l'américanisation culturelle devenue à leurs yeux dominante » (p. 113). Et les romanciers emboîtent le pas en montrant combien le rêve américain est un leurre. L'aventure malheureuse des chercheurs d'or et la vie aliénante de ouvriers dans les manufactures alimentent les propos de nombreux récits qui cherchent à convaincre les Canadiens de rester chez eux. Mais les idéologues et les romanciers ont beau noircir le tableau (voir chapitre VI : « Laideur et infamie des États-Unis »), leurs discours n'empêchent pas l'exode de milliers de Québécois qui vont chercher leur gagne-pain outre-frontière.

Bien que cette émigration canadienne ait commencé au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, c'est à partir de 1900 seulement qu'elle devient un sujet romanesque. Devant la catastrophe de l'exode les écrivains proposent des solutions fictives. Pour exorciser le mal on montre l'exilé repent, miné par la nostalgie du pays, on propose la reconquête économique du Québec, dépouillé de ses richesses par l'étranger, ou encore on proclame le triomphe à long terme des valeurs morales sur les intérêts matériels représentés par le pouvoir yankee. Le choix de Maria Chapdeleine qui refuse les propositions de son prétendant américain, Lorenzo Surprenant, vient symboliser ici le triomphe moral de la résistance canadienne-française qui a choisi l'être contre l'avoir, le passé contre l'avenir, l'immobilisme contre le progrès.

La solution conservatrice ne fait que reconduire, sur un mode déceptif, le mythe d'une Amérique patrie de la liberté et du progrès social. « L'image des États-Unis naît d'une soif inextinguible de liberté. Elle s'inscrit dans l'histoire de nos lettres tel un rêve tantôt possible mais défendu, tantôt envoûtant mais oppressif » (p. 291).

Cette histoire de l'imagerie américaine dans la littérature demeure inséparable de l'histoire des idées de notre petite bourgeoisie nationale, auxquelles les ouvrages récents sur les idéologies au Québec nous ont habitués. Cette étude serait à placer à côté de celle maintenant célèbre de Denis Monière. Il s'agit ici avant tout de retracer l'évolution des idées et des discours de la classe dirigeante qui traduisait en ses



Guildo Rousseau

propres termes et suivant ses intérêts, les contradictions sociales et les conflits de la société canadienne-française.

Il n'y a rien à redire sur la justesse, l'ampleur et l'exhaustivité de l'inventaire et de l'analyse de G. Rousseau, au contraire ce travail est impressionnant et bien étayé. Cependant on pourrait lui reprocher de laisser planer une certaine ambiguïté sur la fonction de la littérature, de la concevoir trop comme un reflet ou une expression directe de la vie sociale ou de la conscience générale du Canada français, et de confondre parfois la vision des écrivains avec celle du peuple. Les discours officiels des idéologues (essais, journaux de voyage), les fictions de la classe intellectuelle (roman historique, roman d'aventure), ici longuement analysés et résumés, obéissaient aussi à des stratégies de classe qui ne doivent pas être confondues avec ce qui serait la volonté générale ou populaire. Il est bien probable que l'assimilation des États-Unis avec les idées de liberté et de démocratie ait été avant tout le fait de la petite bourgeoisie alimentée par la littérature européenne.

Une autre illusion consiste à délimiter le corpus suivant des critères référentiels qui lui sont étrangers ou qui demeurent ambigus. Ainsi ce n'est pas un fait littéraire proprement dit qui impose la date de 1775 comme année inaugurale du corpus étudié, mais un fait politique et militaire, soit l'invasion de la province de Québec par les Américains. On sait que les premières oeuvres littéraires du Canada français

ne paraîtront qu'une cinquantaine d'années plus tard, à moins d'assimiler les tracts politiques au corpus littéraire ; une définition de ce qu'il faut entendre par littérature se serait imposée ici. De même l'année 1930 semble marquer davantage une borne événementielle qu'une clôture du corpus, puisque l'auteur s'arrête à l'analyse de plusieurs oeuvres publiées après cette date ; entre autres *Né à Québec* (1933) d'Alain Grandbois, *Mon Jacques* (1933) d'Éva Senécal, *Poudre d'or* (1945) d'Hervé Biron, etc. Pourquoi oublier la date de publication ici (critère retenu ailleurs) et mettre l'accent uniquement sur les événements rapportés : la découverte du Mississipi, l'exode vers les États-Unis et la ruée vers l'or ?

Les ambiguïtés méthodologiques ne doivent pas nous faire oublier cependant l'utilité pratique de ce travail et sa valeur encyclopédique. L'exhaustivité de l'enquête, qui tient compte des romans, des feuilletons, des essais et des récits de voyages, et son ampleur chronologique en font un ouvrage de référence essentiel en ce qui concerne la question américaine et l'histoire des idées dans notre littérature. De nombreux appendices, une longue bibliographie et un index onomastique nous donnent en plus un accès rapide à ces données historiques et aux résumés et analyses d'oeuvres.

Souhaitons enfin que l'auteur entreprenne un jour le projet de recherche qu'il esquisse dans son introduction et qui consisterait à « étudier, pour cette période, les circuits de diffusion de la culture américaine au Québec : la presse d'information, les revues destinées au grand public, le monde du spectacle, etc... ». Cette enquête nous donnerait une mesure plus complète de l'impact de cette culture sur la population et une image de l'Amérique différente de celle que véhiculait la classe dirigeante. □

1. *L'image des États-Unis dans la littérature québécoise (1775-1830)*, Sherbrooke, Naaman, 1981, 356 p.